

RELAIS DES INTERNATIONAUX

n° 24 Février 2001

SPECIAL – GLOIRES DU SPORT

Les Vœux du Président

En ce début d'année, de siècle et de millénaire, qu'il me soit permis d'espérer en l'avenir.

Que sur le chemin de l'existence, notre jeunesse entretienne l'héritage de nos Gloires, s'inspire de leur exemple et contribue ainsi à redonner à la vie en général et au sport en particulier leur valeur d'antan, indispensable idéal qui conduit à la foi, à l'enthousiasme et à la joie d'être.

A tous les membres et amis de la Fédération des Internationaux du Sport Français qui par leur action participent à la réalisation de cette espérance, j'adresse tous mes remerciements qu'accompagnent mes vœux les plus chaleureux. Que l'an 2001 vous apporte, ainsi qu'aux vôtres, bonheur et félicité.

Monique Berlioux

LES GLOIRES DU SPORT DE LA 8^{ème} PROMOTION

Succès confirmé

Après le discours de bienvenue de notre Présidente et les réponses en forme de remerciements et d'encouragements des personnalités, le moment tant attendu par tous les amis du sport présents, est arrivé :

la présentation des Gloires de la huitième promotion.

C'est Marcel Hansenne, ex-capitaine de l'équipe de France d'athlétisme, au palmarès prestigieux, Gloire du sport de la 3^{ème} promotion qui, avec le talent du grand journaliste qu'il fut et son éternel humour, présenta le grand athlète :

Sera MARTIN

“ L'incomparable compétence de l'assistance qui nous entoure, incline à pressentir qu'a de son point de vue, la plus prestigieuse des épreuves inscrites au calendrier traditionnel, toutes disciplines confondues, est sans conteste le 800 mètres en course à pied.

La pression étrange que je sens monter à ce propos ne peut qu'encourager mon adhésion à cette préférence inattendue. Je m'y rallie donc, ne fut-ce que par heureuse coïncidence au demeurant, car il m'incombe de faire l'éloge ce soir de Séra Martin, promu, un peu tardivement peut-être, Gloire du sport. Les circonstances s'y prêtent donc idéalement.

Certes, Séra Martin, orgueil du demi-fond français si riche d'exploits prestigieux, n'a jamais été champion olympique. Il ne fait pas exception à ce propos, à la longue lignée de coureurs dont le talent naturel se limitait, si l'on ose dire, aux records du monde, de grand prestige. Fatalité, malchance, angoisse, nul ne sait. Quoi qu'il en soit, par une journée complice durant l'été 1928, Séra Martin emmené pendant 500 mètres par son camarade stadiste Laroche, partit seul ensuite à la conquête du record mondial de la distance.

L'ambition semblait quelque peu démesurée, malgré l'admiration que suscitait un talent à l'état pur, rarement observé. Séra Martin courrait comme il respirait. Sa foulée était ample et naturelle, sans recherche. De la sorte il devint, en ce jour béni, nouveau recordman du monde du 800 mètres en 1'50''6/10.

Désigné comme l'un des favoris logiques des Jeux d'Amsterdam, il ne put que figurer

honorablement en finale. Ne l'accablons pas pour cette déconvenue. D'autres, également remplis d'espoir fou, connurent la même déception, s'en remettant plus ou moins bien.

Séra Martin, pour sa part, sût témoigner d'une grande dignité, apanage des esprits débarrassés de l'auto-admiration. Plus on attend de soi-même et plus la désillusion est amère. On pourrait publier une thèse à ce propos, que l'on intitulerait : “La grosse tête et les jambes”. Mais celui dont nous saluons la mémoire échappait à la critique en ce domaine.

En fait Séra Martin était un surdoué. A l'aise aussi bien sur le kilomètre, distance qui mériterait une plus grande considération, dont il détint le record du monde, que sur 1500 mètres ou sur 800 mètres. On peut dire qu'il courrait comme il respirait, et ce n'est pas le souffle qui lui faisait défaut. Ainsi sa carrière sportive fut à l'image de sa personnalité, c'est à dire dépouillée d'artifices. Meilleur homme de train que finisseur, il ne se regardait pas courir comme d'autres s'écoutent parler. Il s'élançait et il arrivait, c'était tout.

On peut donc devenir, fût-ce à titre posthume, Gloire du sport français, conséquence d'une carrière exempte de vanité. Il était temps, convenons-en, de proclamer : Pour tout cela, “merci Séra”

Monsieur Alain Mouchel, représentant Madame la Ministre Marie-George Buffet, remit la médaille de Gloire du Sport à Monsieur Jean-Jacques Martin, fils de Séra Martin.

Président du directoire de la Société Zodiac qui mieux que Monsieur Jean-Louis Gérondeau pouvait présenter :

Alain BOMBARD

“ Dans bientôt deux ans, nous pourrons fêter cet exploit extraordinaire, le cinquantième anniversaire de la traversée de l’Atlantique en bateau pneumatique. C’est tout de même quelque chose d’exceptionnel, et c’est ce que je vais vous raconter un peu plus en détail.

Alain Bombard a 27 ans, il vit à Boulogne, il est interne des hôpitaux, c’est pour cette raison que vous l’avez appelé Docteur d’ailleurs, et il s’intéresse à la survie des hommes, il s’intéresse à la survie en mer. C’est un sportif déjà, je ne le savais pas, mais j’ai appris qu’il avait traversé trois fois la Manche à la nage, ce n’est tout de même pas si mal. Il ne l’a peut être pas prise dans le sens de la longueur, mais malgré tout c’est déjà un exploit remarquable que de le faire. Il s’intéresse aux radeaux pneumatiques, à la survie des aviateurs et il constate que beaucoup d’aviateurs pendant la deuxième guerre mondiale ont survécu longtemps, plus longtemps qu’on ne s’y attendait. Il commence à se pencher sur le problème, et il remarque que lorsqu’on a évité la noyade, quand on réussit à se préserver du chaud et du froid on peut en fait survivre relativement longtemps avec pas grand chose, avec quelques éléments qui permettent d’apporter quelques glucides ou quelques lipides. Alors, cette recherche, il commence à la faire sur du poisson, sur des alimentations à base de plancton, mais comme c’est un homme de conviction il décide de tenter l’expérience et de réaliser quelque chose d’extraordinaire : tout simplement: traverser l’Atlantique.

C’est alors pour la petite histoire, qu’il s’adresse à la Maison Zodiac - où je n’étais pas encore - . Le directeur du marketing de l’époque, au flair extraordinaire, lui répond que “ On ne voulait pas sponsoriser une entreprise de suicide ”. En fait, il a donc été obligé d’acheter, son Zodiac devenu célèbre sous le nom de l’“Hérétique”, exposé au musée de Chaillot.

Voilà, il y va. De manière extraordinaire, il part de Monaco, histoire de répéter un petit peu et de se familiariser. Bien sûr, ce n’est pas la route la

plus directe pour traverser l’Atlantique mais cela lui permet, pendant une dizaine de jours, de s’entraîner puis finalement il va commencer sa traversée de l’Atlantique qui durera 65 jours, en ne vivant que des produits de la mer et en démontrant qu’un homme, sans aucune autre ressource que celle de la nature, peut survivre dans un bateau pneumatique pendant 65 jours.

Inutile de vous dire, qu’en Atlantique il n’y a pas que 65 jours de beau temps. Il va tout supporter, il va subir des tempêtes, connaître des calmes plats, de la pluie, il va croiser des requins, il va voir des tas de choses, il va souffrir, il va devoir faire preuve d’une énergie absolument extraordinaire et d’un sens de l’optimisme pour rester en vie. Il ne se nourrit que de jus de poisson, de plancton et boit même de l’eau de mer ce qui n’est pas forcément recommandé, mais il est toujours là, il a survécu. Il arrive la veille de Noël 52 à la Barbade.

L’histoire dit qu’il éclata de rire en pensant à la tête de ceux qui vont le voir car personne n’y croyait. Il déclare à son arrivée : “ Je ne suis ni téméraire ni un casse-cou mais je voulais prouver que ma théorie était bonne. ” Ce n’était pas la recherche d’un exploit sportif, c’était plus la recherche d’une vérité scientifique.

Evidemment Alain Bombard a maigri, 25 kilos. Il a perdu ses ongles. Et certains disent que c’est là que sa barbichette a poussé. C’est un exploit sans précédent, un exploit extraordinaire, qui montre combien Alain Bombard est un homme de conviction, prêt à mener des combats pour démontrer que ses idées sont bonnes. Pour terminer, je voudrais aussi rappeler qu’il existe d’autres volets à sa personnalité, c’est un très grand conteur, un très grand musicien, et aussi un écrivain. Il a toutes les qualités. En dehors d’avoir réalisé un exploit sportif, c’est un grand homme que nous sommes très fiers d’honorer ”.

La médaille de Gloire du Sport, grandement méritée, est remise par M. Jean-Louis Gérondeau à M. Alain Bombard.

C'est Bernard Thévenet, grand champion cycliste reconnu par tous, devenu depuis brillant commentateur à la télévision et de surcroît Président de l'Amicale du Cyclisme qui présente :

Bernard HINAULT

“ Nous allons bien évidemment regretter que Bernard ne soit pas présent ce soir, car personnellement j'aurais pu le taquiner un peu. Ce n'est pas facile de le faire en temps normal. Il n'aurait pu répondre. Et tous, vous auriez pu fêter un joyeux anniversaire, avec un peu d'avance, car il est né le 14 novembre 1954, dans un département qui ne s'appelait pas encore les Côtes d'Armor. On a donc manqué une petite occasion, mais on ne lui en voudra pas.

Bernard Hinault, dès ses premières compétitions sur les routes bretonnes, a étonné beaucoup de monde. Ses adversaires, bien sûr, mais aussi tous les amateurs de cyclisme. Tout le monde a pensé que l'on tenait là l'un des plus grands champions français.

Il serait assurément ici trop long d'énumérer tout son palmarès. Il a été professionnel de 1975 à 1986, c'est-à-dire qu'il a réalisé douze saisons au plus haut niveau puisqu'il a toujours été à un très haut niveau. Ensuite il devenait directeur sportif de l'équipe de France. Au cours de sa carrière, il a remporté cinq Tours de France. Il aurait peut être pu en gagner un sixième, c'est son coéquipier Greg Lemond finalement qui l'a remporté. Avec six victoires il aurait été un recordman difficile à rejoindre. Mais les choses sont ainsi faites.

Il a obtenu un titre de champion du monde à Sallanches en 1980. Cette année là, j'avais l'honneur d'être l'un de ses coéquipiers. C'était ma dernière sélection en équipe de France ; il était tellement sûr de lui, qu'il était le leader tout désigné. Il nous avait dit “ vous contrôlez la course jusqu'à la moitié et moi je m'occupe du reste ”. Il s'est bien occupé du reste, puisqu'il devint champion du monde assez facilement en battant Baronchelli. On y reviendra tout à l'heure. C'était un homme d'une volonté extraordinaire et lorsqu'il avait une motivation, il était très, très difficile de le battre.

Il a également été champion de France, c'était en 1978. Cette année là nous étions aussi ses adversaires et une fois de plus nous n'avons rien pu faire. Il était le plus costaud, le plus fort. Il a remporté trois Tours d'Italie, au début des années 80. C'était extrêmement difficile d'aller gagner en Italie car l'organisateur essayait de

monter un Tour qui corresponde aux caractéristiques des coureurs que nous appelons transalpins, c'est-à-dire Italiens. Là aussi Bernard a dû beaucoup se dépenser pour remporter la victoire.

Il a également gagné deux Tours d'Espagne et cinq Grands Prix des Nations. Il a aussi remporté des courses d'un jour comme Paris-Roubaix, ou Liège-Bastogne-Liège par deux fois. La seconde fois, la course est restée dans l'histoire, car c'était une journée de très mauvais temps. Les conditions climatiques étaient épouvantables. Il y avait de la pluie, de la neige, du froid, du vent, sa motivation, qui était vraiment hors du commun, lui a permis de dompter tous ces éléments hostiles et de rejeter ses plus proches adversaires à un peu plus de huit minutes. C'était vraiment extraordinaire. Les suiveurs n'en croyaient pas leurs yeux. Personne ne pouvait imaginer qu'un homme puisse arriver à un tel exploit.

Et c'était bien justement là, la force de celui qu'on appelait le Blaireau. Ce n'est pas pour rien qu'un mécanicien l'avait surnommé ainsi. Ce brave gars ne se doutait sûrement pas que ce surnom allait lui rester attaché à jamais. Il est vrai que Bernard, quoi que beaucoup plus social qu'on l'ait jamais décrit, présentait plusieurs similitudes avec le blaireau. Il ne fallait pas le déranger quand il avait décidé d'être tranquille, il ne fallait pas le prendre à rebrousse poil sous peine de se faire mordre. Il y a quelques paparazzi entêtés ou audacieux qui en ont fait la douloureuse expérience. Mais surtout, il n'était jamais aussi dangereux, sportivement parlant bien sûr, que lorsqu'il était sur la défensive ou affaibli.

Un jour il a remporté une épreuve alors qu'il était lâché. Il était aux portes de l'abandon, mais à côté de lui il y avait un photographe à moto qui ne le lâchait pas d'une semelle, parce qu'il voulait absolument immortaliser ce moment là : l'abandon d'Hinault. Cela a mis Hinault en colère, cela l'a énervé, cela l'a enragé, il a surmonté sa douleur, il est revenu sur le peloton, il a gagné la course. C'était quelqu'un qui était capable d'exploit dans des moments où l'on croyait qu'il était à terre. Il ressuscitait, il était de nouveau là. Parce qu'il était comme ça, et parce qu'il est et reste Bernard Hinault, le dernier coureur français vainqueur du Tour de France ”.

Monsieur Pierre Abric, Vice-président du CNOSEF, remet à Bernard Thévenet la

médaille de Gloire du Sport qu'il transmettra à Bernard Hinault

22 ans capitaine de l'équipe de France de fleuret, plusieurs fois finaliste de championnat de France, ancien international, arbitre international aux trois armes, secrétaire général puis président de la Fédération Française d'Escrime, avant d'accéder à la présidence de la Fédération Internationale, poste qu'il occupa jusqu'en 1992, qui mieux que M. Rolland Boitelle, pouvait présenter celui dont il fut le témoin privilégié de sa carrière sportive :

Christian NOËL

“ Madame la Présidente, Mesdames et Messieurs,

Je suis très heureux et fier d'avoir été choisi pour faire ce soir l'éloge d'un grand escrimeur français, Christian Noël. D'autant plus heureux que cette soirée d'hommage à nos Grands champions se déroule dans ce temple du sport, le Stade Pierre de Coubertin, qui fut à maintes reprises le théâtre de ses exploits. Mes premières rencontres avec Christian Noël se situent au cours de l'année 1962.

Un grand fleurettiste, René Coicaud, médaillé à Melbourne, et qui vient hélas de disparaître, me signale que dans sa région, la Guyenne, un jeune agennais de 17 ans, élève de Maître Besnard, commence à faire des ravages dans la Ligue et que lui-même avait eu toutes les peines du monde à se défaire de lui dans une compétition régionale. “ Tu devrais le faire monter à Paris pour un stage à l'I.N.S. ” Ce qui fut fait. Mon ami Jean Cottard, alors Directeur technique national et moi-même virent arriver un grand garçon, dégingandé, timide, qui, dès qu'il fut en piste, nous stupéfia par ses qualités techniques. Il revint bien sûr à chacun de nos stages et remporta cette année-là le championnat de France cadets, enchaînant l'année suivante avec le championnat de France juniors.

Se posa alors le problème de la sélection pour les Jeux Olympiques de Tokyo. Notre commission tripartite était alors divisée sur le choix de nos tireurs pour l'équipe de fleuret. Celui-ci trop âgé, ceux-ci trop jeunes ou en petite forme. Persuadé que la sélection de Christian serait pour lui le point de départ d'une magistrale carrière, je réussis à imposer mon point de vue, n'hésitant pas à mettre en jeu mes fonctions de capitaine d'équipe. Je n'ai pas à regretter cette décision, car Christian Noël fut remarquable à Tokyo remportant avec ses

co-équipiers Magnan, Revenu, Courtilat et Pierre Rodocanachi une très belle médaille de bronze au fleuret par équipe, qui a marqué pour Christian le début d'une carrière internationale longue de douze années que nous avons vécues ensemble et au cours de laquelle on construisit un exceptionnel palmarès.

Après ses succès de jeunesse : champion de France cadets 1962, champion de France juniors 1963, 1964, 1965, il remporte le titre de champion du monde militaire à Beyrouth en 1965, les Internationaux d'Allemagne en 1967, le Challenge Martini, ici même, en 1968, le championnat de France seniors en 1969, 1970, 1975, les Internationaux à Sydney en Australie en 1971, les Internationaux de New York en 1974 puis cinq médailles prestigieuses aux Jeux Olympiques : bronze par équipe à Tokyo en 1964, or par équipe à Mexico en 1968, bronze individuel et bronze par équipe à Munich en 1972, bronze par équipe à Montréal en 1976. Enfin, le titre individuel de champion du monde à Göteborg en 1973, récidivant à Budapest en 1975 avec en prime la médaille d'or par équipe. C'est presque fini.

Ces performances exceptionnelles allaient de pair avec son comportement sur la piste et en dehors de celle-ci, son élégance, ses qualités d'équipier, son respect de l'adversaire, ses maîtrises de soi devant des décisions arbitrales controversées comme souvent chez nous en escrime, ont fait de Christian Noël une véritable Gloire du Sport, l'un des plus beaux fleurons de l'escrime française. Christian tu as fait honneur à notre sport, tu as fait honneur à notre pays “

Jean-François Lamour, exceptionnel champion d'escrime, conseiller technique pour le sport et la jeunesse au Cabinet du Président de la République, remet la médaille de Gloire du Sport à Christian Noël très ému.

L'année dernière, il avait si brillamment rappelé la carrière de Michel Platini, qu'il nous a semblé tout naturel de demander à Jacques Vendroux, dont la renommée n'est plus à faire, de puiser dans ses archives et de nous présenter un autre grand champion. Ce qu'il fit avec talent.

Lucien GAMBLIN

“Lorsque Monique Berlioux m'a demandé de rendre hommage à Lucien Gamblin, j'ai d'abord été surpris et je me suis surtout posé une question : est-ce que je vais retrouver les renseignements sur ce grand footballeur.

..... Finalement j'en ai trouvé beaucoup car Lucien Gamblin a été un formidable joueur. D'abord, il a obtenu 19 sélections en équipe de France de football. Il a joué défenseur. L'on pourrait considérer maintenant qu'il était libéro ou stoppeur, avec les nouvelles données du football international. Il a disputé son premier match international le 28 mars 1920 à l'occasion d'une rencontre France-Belgique. Il est vrai que Lucien Gamblin avait une réputation un peu sulfureuse dans le monde du football de l'époque. C'était un homme qui ne se laissait pas faire et chaque fois qu'il se trouvait face à des attaquants qui essayaient de le déborder ou de le passer balle au pied, eh bien ! en règle générale, il y avait coup franc contre lui car il ne le supportait pas, il n'acceptait pas la défaite, sportive bien sûr, il essayait toujours de vaincre, il était ce que l'on appelle un gaigneur.

De toute manière, Lucien Gamblin avait une particularité, il était un meneur dans l'équipe de France de Football et quand on relève la composition de l'époque, on constate que malgré de grands joueurs qui la composaient, il était en fait le véritable patron. Il avait aussi la chance

d'être issu d'un club magique du football français : le Red Star. Il a fait l'essentiel de sa carrière au Red Star. Il a joué pratiquement tout le temps au Red Star et par comparaison avec les footballeurs actuels, on peut dire de lui il n'avait qu'une famille, le football, qu'un club, le Red Star, qu'une passion, l'équipe de France . Evidemment, on a toujours un peu tendance à faire des parallèles avec des joueurs d'aujourd'hui. On peut donc considérer, sans se tromper, que si Lucien Gamblin avait participé en 1998 à la dernière Coupe du Monde de football, il aurait pu être comparé à Laurent Blanc, à Marcel Desailly et à Marius Trésor, il y a quelques années. Ce soir, je suis très heureux de participer modestement à cette remise de médaille de Gloire du sport. De nos jours on récompense beaucoup de sportifs, on récompense beaucoup de grands footballeurs mais l'on a un peu tendance à oublier notre glorieux passé et ceux qui l'ont fait et ont été, ne l'oublions jamais, les détonateurs des bons résultats du football français actuel. En tous cas, bravo à Lucien Gamblin dont je rappellerai qu'à l'issue de sa carrière, il fut un de nos plus grands journalistes sportifs ”.

M. Pierre Gaboriau, Conseiller de Paris, adjoint au Maire de Paris, chargé du tourisme, remit la médaille de Gloire du Sport de Lucien Gamblin à Mme Lucien Gamblin qu'accompagnait son fils Michel .

Si tous connaissent et mesurent à sa juste valeur le grand talent de notre Thierry Roland national, moins nombreux sont ceux qui connaissent la polyvalence de notre chantre du football. Aussi c'est avec un étonnement marqué d'une certaine admiration que nous avons écouté une présentation que Léon Zitrone n'aurait pas manqué d'applaudir, s'agissant de :

Yves SAINT-MARTIN

“ Madame la Présidente,

Je suis à la fois heureux et ému au moment d'honorer Yves Saint Martin. Emu parce que je connais Yves depuis près de 40 ans, ayant été je crois l'un des premiers à tendre un micro vers lui. C'était le micro de la R.T.F., - cela ne nous rajeunit pas vraiment,- la radio nationale dans les

années 50, alors qu'il était apprenti vedette avec Jean-Pierre Boulanger.

Je suis très heureux aussi parce que, grâce à lui, le métier de jockey va enfin être reconnu. Longtemps, trop longtemps à mon goût, les jockeys, qu'ils soient des jockeys de plat ou des jockeys d'obstacles n'ont pas été reconnus comme des champions à part entière. C'est une grave lacune. Je connais peu de sportifs qui sont autant des athlètes que les jockeys. Il suffit de voir leur morphologie pour s'en rendre compte. Pas un gramme de graisse et pour cause ! Pour eux, cent

grammes de plus c'est très, très important. C'est certainement leur petite taille qui est à l'origine de cette discrimination, peut être aussi le jeu qui est toujours aussi mal vu dans notre pays. Si le métier de jockey est aujourd'hui reconnu, Yves Saint Martin y est pour beaucoup. Son patronyme n'est-il pas devenu un nom commun quand on voit un cavalier, ne dit-on pas allez Saint Martin, comme on dit allez Fangio quand on voit un automobiliste, ou encore allez Hinault lorsque l'on voit un cycliste ?

3 314 victoires pour 15 000 montes jalonnent sa carrière. 15 cravaches d'or, la première à 19 ans en 1960 avec 107 victoires et des victoires sur tous les hippodromes du monde font qu' Yves Saint-Martin est très certainement le plus grand jockey que la France ait connu.

J'aimerais vous donner quelques chiffres, pas trop ! Rassurez-vous, mais tout de même : 4 Prix de l'Arc de Triomphe, 9 Prix du Jockey Club, 5 Prix de Diane, 4 Grand Prix de Paris, 7 Grands Prix de Saint-Cloud. J'en passe et des meilleurs... et des victoires sur tous les champs de course du monde, le Derby d'Epsom, les Oaks, le King George and the Elizabeth State, le Derby d'Irlande, 2 River Club, le Washington D.C. International, le Hollywood Derby figurent à son palmarès. Il a gagné sur les cinq continents, je l'ai dit, en remportant 15 cravaches d'or et 125 courses de groupe 1 ce qui semble tout à fait incroyable. Il a tout gagné, en France et en Grande Bretagne.

Il a connu aussi les aléas de sa profession, puisque 21 fractures jalonnent sa carrière et souvent il a fait preuve d'un incroyable courage. Il a remporté sa première victoire alors qu'il n'avait que 16 ans et demi. Il était alors apprenti chez le

Maître entraîneur qu'était M. François Mathet. C'était au Tremblay avec un cheval qui s'appelle, qui s'appelait parce que ce pauvre cheval n'est plus de ce monde, Royal League et qui appartenait à Mme Volterra, c'était en 1955. Sa dernière victoire remonte au 6 décembre 1987 à Osaka au Japon et sa carrière exemplaire s'est terminée le 18 janvier 1988 à San Francisco.

Je suis très heureux qu'Yves Saint Martin soit le premier jockey honoré parmi les grands noms du sport français. Il a monté pour les plus grands propriétaires français et étrangers, étant le partenaire de chevaux de légende tels que : Allez France, Sagase, Lachegari, Match, Sassafras et tant d'autres. Marié à Michèle qu'il a connue à son arrivée à Chantilly, alors qu'il était tout jeune, il est l'heureux papa d'Eric, jockey lui aussi. Eric a remporté en 1995 le Prix de l'Arc de triomphe. Il est le papa aussi de Gary et d'Aurore. C'est un exemple pour le sport français que je suis heureux de féliciter et que je vous demande d'applaudir comme il se doit, un jeune homme de bientôt soixante ans, bon père, bon mari, au caractère égal, sachant allier joie de vivre avec professionnalisme. J'ajouterai un petit mot personnel : Merci Yves pour tous les gagnants que tu m'as fait toucher et surtout pour Sassafras qui a surtout remporté le Prix de l'Arc de Triomphe à près de 20 contre 1. Merci. ”

C'est des mains de Daniel Meneux Vice-président de la FISF, qu'Yves Saint-Martin reçut la médaille de Gloire du Sport bien méritée.

Une fois de plus, c'est dans le “ tiroir aux souvenirs ” que Monsieur Calixte Delmas, Vice-président de la Fédération Française de Lutte, a du rechercher la matière nécessaire à reconstituer la carrière du grand lutteur que fut :

Emile POILVE

“ Madame la Présidente, Mesdames, Messieurs,

C'est un peu impromptu que je dois célébrer ce soir Emile Poilvé, notre président Jean-Michel Brun étant retenu par ailleurs. Malheureusement je n'ai pas connu Emile Poilvé, car je suis trop jeune, mais je suis heureux de retracer devant vous sa carrière d'autant plus qu'elle va marquer une différence entre les sportifs d'aujourd'hui et les sportifs de l'époque.

Emile Poilvé, né en 1903 en Bretagne, s'initie à la lutte en pratiquant une lutte que l'on

dit folklorique, qui s'appelle le “ Gorai ”, qui est aujourd'hui très très vivace en Bretagne et, pour gagner sa vie, en 1925 il monte à Paris pour être gardien de la paix. Il est embauché dans la police par la Ville de Vincennes. Comme il n'y avait pas de “ Gorai ” à cette époque en France, il fait de la lutte gréco-romaine et il commence à accumuler, grâce à sa puissance remarquable, des titres. Il sera double champion de France, il participera à trois Jeux Olympiques. En 1932, il aurait pu être champion olympique mais il se blessa à la cheville, lors de la finale et termina quatrième. Il est enfin champion olympique en 1936, dans la catégorie

des 79 kilos. Son neveu qui est là et qui le représente, me dit que c'est grâce à sa force - à l'époque on parlait de force et non pas de qualité athlétique. Pour le récompenser de son titre olympique, le Maire de Vincennes l'a reçu et lui a offert un plant de chêne qu'il a planté au Stade de l'association sportive de la Police Parisienne à Pantin

Le chêne est toujours debout même si Emile Poilvé a disparu. Après de nombreuses années de travail sérieux comme gardien de la paix, et pour récompense de son titre olympique, il a été nommé brigadier. Il a aussi été à l'époque

moniteur de l'équipe de lutte de l'A.S.P.P. qui a connu de grands résultats et a notamment été championne d'Europe. Malheureusement Emile Poilvé nous a quittés en 1962.

. Je suis très heureux de saluer son neveu qui le représente et qui a pratiqué aussi la lutte en Bretagne voici quelques années ”

La médaille de Gloire du Sport fut remise par Vincent Purkart à M. Armand Poilvé, neveu d'Emile Poilvé.

Comme l'an dernier, c'est encore "Monsieur Drop", Pierre Albaladejo, dont le talent de rugbyman n'a eu d'égal que celui de commentateur de télévision, que nous avons fait appel pour nous présenter la nouvelle Gloire du Sport :

Christian CARRERE

“ Madame la Présidente, Madame la Ministre, Mesdames, Messieurs,

C'est un honneur que vous me faites. L'an dernier j'avais déjà parlé de Max Rousié, de Michel Crauste. Aujourd'hui c'est un garçon exceptionnel que vous allez honorer. Il est tarbais, il est bigourdan et il a été un joueur prodigieusement doué car au niveau des juniors il dominait largement son sujet. Tellement, qu'à 17 ans déjà il jouait dans les équipes premières, c'est-à-dire dans les équipes seniors. Bien que né à Tarbes, il a pourtant fait toute sa carrière sportive à Toulon et c'est là qu'il va s'imposer comme troisième ligne de très grande envergure. Son sens inné du jeu, sa tenue exemplaire et son goût pour les responsabilités vont faire de lui un maître lorsqu'il commande pour la première fois le quinze tricolore.

A 24 ans, nous sommes en l'an 1968, il connaîtra le suprême honneur d'être le premier capitaine à remporter avec son équipe le premier grand chelem de toute l'histoire du rugby. Rendons hommage à ses brillants équipiers parmi lesquels

des noms qui sentent bien le rugby : Dauga, Spanghero, Cester, Villepreux, Gachassin, Maso, Jean-Pierre Lux, les frères Camberabero et bien d'autres. Je n'ai qu'un regret, c'est celui de n'avoir pas joué sous ses ordres.

Il nous a fallu attendre plus d'un demi siècle pour enfin faire comprendre à nos amis britanniques que nous existions et que dès ce jour il faudra ajouter un couvert supplémentaire autour de la table. Tout cela est beau, tout cela est grand pour Christian. Vous avez devant vous un personnage d'exception qui a su conjuguer au parfait le sport de haut niveau et l'élévation sociale. Sa porte est toujours ouverte à ses nombreux amis qui ont su apprécier sa bonté, sa générosité, sa sensibilité, son fair play. J'en aurai fini, Mesdames et Messieurs, en vous certifiant que chez Christian Carrère il y a longtemps que l'homme a dépassé le champion ”

**Roger Closset Vice-président de la FISF
remit la médaille de Gloire du Sport à
Christian Carrère .**

Ancien champion de France du 800 mètres, auteur d'un ouvrage sur Jean-Claude Killy, grand reporter de "l'Equipe", spécialisé dans les sports de glisse, qui mieux que Michel Clare pouvait présenter la grande championne de ski :

Michèle JACOT

“ Mesdames, Messieurs, tout d'abord, merci à vous Monique, et merci à toi Georges

Mauduit de me donner enfin ce soir la possibilité de rendre à Michèle Jacot l'hommage que son palmarès et son talent méritent. Sur le plan international en effet, elle a d'abord été championne du monde à 18 ans, en 1970, et sa carrière s'est achevée pratiquement sur une autre médaille, médaille d'argent cette fois en slalom, quatre ans après à Saint Moritz après une grave opération du genou. Quatre ans au cours desquels elle fut la grande vedette de la coupe du monde de ski, dix victoires, dans les trois disciplines, slalom, slalom géant, descente, et; pour couronner le tout, la première place au classement général en 1970 et la deuxième la saison suivante.

Voilà ! je tiens à insister sur un point, jusqu'à ce jour, trente ans après, Michèle Jacot a été la seule skieuse française à remporter le prestigieux globe de cristal, attribué au vainqueur de la coupe du monde. Oui, la seule skieuse, classée la plus complète de sa génération. Elle possédait un ski magnifique, magique, le parfait accord ski neige, un sens de la glisse fabuleux, l'harmonie aurait dit Jean-Claude Killy. Voilà pourquoi je m'interroge parfois de ne pas la voir plus souvent sur les palmarès, sur les rétrospectives. On l'a un peu oubliée dans les bilans de cette fin de siècle. Pourquoi ce manque de reconnaissance des médias ? Je crois qu'elle en souffre, elle n'était pas une star, elle était vraiment même opposée au star système. Elle exprimait

autre chose, venue de plus loin, la joie enfantine de la course. En ce qui me concerne, je garde un souvenir extraordinaire de sa victoire en descente sur la piste glacée de Schruns dans le Vorarlberg où elle prouva qu'il n'était pas nécessaire d'être un poids lourd pour briller en descente. Elle y avait retrouvé la tradition du Kandahar, la première grande course de descente inventée par les Anglais, le Kandahar dont devise était : " Sicut sagitta a sagittante " - "comme la flèche lancée par l'arc". C'est un peu ce qui caractérise Michèle. A Schruns où Hemingway a écrit les plus belles pages sur le ski, l'auteur américain affirmait que la grande qualité du champion était l'anticipation. Et bien Michèle Jacot possédait cette qualité. Hemingway célébrait le ski d'avant les téléphériques. Ce sont les mêmes sensations que Michèle recherche actuellement lorsqu'elle quitte son chalet à Chamonix pour partir en randonnée en montagne avec ses quatre enfants et son mari, Jean-Pierre Herry, médecin de l'Ecole Nationale de Ski et d'Alpinisme. Avant de conclure, je m'aperçois Monique et Madame la Ministre, que Michèle vous êtes la seule femme de la promotion 2000. Et bien, c'est un symbole pour le sport, de la fin de ce millénaire. Je suis convaincu que le millénaire prochain, qui inquiète les sportifs, sera sauvé par des jeunes filles qui auront votre courage et votre pureté Michèle. Merci".

Georges Mauduit, ancien grand champion lui aussi et Président de l'Association des Internationaux du Ski Français a tenu à participer à l'éloge fait à Michèle Jacot.

"Je vous remercie Madame la Présidente, Madame la Ministre, Mesdames, Messieurs, Chers Amis. Je n'ai pas grand chose à ajouter à ce que vient de relater Michel Clare. Michel a dit mieux que je ne pourrais le faire, avec sa culture, sa sensibilité, tout ce que l'on pense de Michèle, tout ce que je pense moi-même c'est une très, très

grande femme avant d'être une très grande championne. Voilà ce que je tenais à préciser"

La médaille de Gloire du Sport fut remise à Michèle Jacot par Bernard Rayaume Secrétaire général de la FISF.

Il fut plusieurs fois champion de France de Cadets à Vétérans, ancien Vice-président de la Fédération Internationale de Tennis, actuel Président de l'International Lawn Tennis Club de France, c'est Maître Robert Abdesselam qui devait présenter :

Christian BOUSSUS

"Madame le Président, celui que les suffrages de votre jury ont choisi en cette année 2000 comme Gloire du Sport au titre du tennis, Christian Boussus, a le singulier privilège d'être à

la fois le doyen des Gloires encore vivantes et l'un de ses benjamins. En effet, Christian Boussus est né le 5 mars 1908. Il entrera dans quelques mois dans sa 94e année et n'est battu que d'une courte tête par mon éminent confrère le bâtonnier René Bondoux, encore qu'élus en 1996 il était plus jeune

que Christian à l'époque. Comme vous l'avez souligné tout à l'heure, généralement connu comme le cinquième Mousquetaire, Christian Boussus a été membre de l'équipe de Coupe Davis victorieuse de 29 à 32 et son nom figure sur le célèbre saladier d'argent, même s'il n'a joué l'épreuve que de 1934 à 1939. Il avait précédemment célébré la victoire de 1927 en participant au voyage autour du monde avec Jean Borotra et Jacques Brugnon, voyage mémorable de 65 000 kilomètres sans avion qui les ont fait jouer en Amérique du Sud, aux Etats-Unis, en Nouvelle Zélande, en Australie et en Afrique du Sud d'octobre 27 à mai 28, ce qui est une performance exceptionnelle.

Pour le reste, je me bornerai à évoquer l'éloquent palmarès de Christian : 36 participations aux tournois du Grand Chelem, 19 à Roland Garros où il fut finaliste en 1931 et demi-finaliste en 28, 34, 36 et 37. Treize participations à Wimbledon de 1927 à 1939, dont une place de demi-finaliste en 1928 alors qu'il avait tout juste vingt ans. Champion d'Allemagne en 29 et 30,

Champion d'Angleterre sur terre battue en 1931, il est l'un des deux Français membre de ce célèbre club qu'on appelle la Mecque du tennis, le All England Club de Wimbledon. Mais Christian Boussus mériterait aussi d'être honoré par l'Académie des Sports, dont le Prix Alain Danet récompense ceux de nos athlètes de haut niveau qui ont su mener à bien une brillante reconversion sur le plan professionnel.

Au lendemain de la guerre, il rejoignit la société IBM France dont il devint successivement directeur des ventes pour les administrations, puis directeur des relations extérieures, fonction qu'il assura jusqu'à sa retraite en 1973. Voilà un merveilleux parcours, bravo Christian ”.

Christian Boussus reçut la médaille de Gloire du Sport des mains de M. Claude Collard Président d'honneur du CNOSF et Président du Comité International des Jeux Méditerranéens.

Il fallait un historien pour présenter la prochaine Gloire. C'est pourquoi nous avons demandé au talentueux Jean Durry, Directeur du Musée national du sport, de nous rappeler qui fut :

Georges de SAINT-CLAIR

“ Mes Chers Amis,

En l'an 2000, qui se souvient encore de cet homme né le 16 février 1845 et mort le 12 février 1910.

Et pourtant, le 18 janvier 1887, à Ville d'Avray, au restaurant Cabassus on vient de disputer un cross assez particulier, on appelait cela un "rallye peper". Il y a là quelques athlètes du Racing Club de France dont Maurice Desot le vainqueur et aussi quelques dirigeants. A la fin du repas, on porte des toasts et un homme se lève. Il s'appelle Georges de Saint-Clair. Il est apparu dans le sport français en juillet 1884 après l'une des premières révolutions de palais du Racing et, à l'époque, il faut vraiment être toqué pour faire de l'athlétisme. Je dis toqué parce qu'il court avec une toque sur la tête - et cela intéressera Yves Saint Martin et Thierry Roland - en casaque de jockey avec une cravache et des bas noirs - pour des prix en espèces et sous des pseudonymes. Ils s'appellent Al Singor, Iroquois, Podasocus et j'en passe.

A 19 ans, il a connu le sport en Angleterre et comprend ce qu'est l'avenir du mouvement

sportif. Il conçoit qu'il y a là une culture de la volonté possible et tout un mouvement. Il a des vues générales. Et très vite de la mascarade sympathique des débuts, il va faire l'athlétisme français. Et justement ce 18 janvier 1887 il propose une Union. Ah cette Union ! elle est très simple, elle n'aura que deux clubs: le Racing Club de France et le Stade Français, auxquels viendront bientôt se joindre les Francs Coureurs.

Le 29 novembre, il devient le premier Président. Il travaille sur les statuts et, en 1888, il va rencontrer Pierre de Coubertin. Pierre de Coubertin n'a que 25 ans et dans ses souvenirs Coubertin a dit : " Je trouvai tout de suite en lui un collaborateur aussi dévoué qu'intelligent ". Et cette phrase lui a été reprochée par l'historien du Racing et du sport en France, précieux entre tous, qu'est George Bourdon. Bourdon a vraiment resitué qui fut Georges de Saint Clair.

Deux années après, le 31 janvier 1889, l'Union devient l'Union des Sociétés Françaises de Sports Athlétiques, alors qu'elle était l'Union des Sociétés Françaises de Courses à pied et déjà se profile ce que sera un jour le Comité National Olympique et Sportif Français. Mais ce qui est extraordinaire dans le cas de Georges de Saint

Clair, c'est ce que va être l'ingratitude du sport français à son égard. Le 6 juillet 1890 il préside l'assemblée générale de l'Union, le 25 octobre dans une revue de Coubertin, il publie un article où il dit " Notre oeuvre est de longue haleine " et ce même 25 octobre 1890 il envoie sa lettre de démission au Racing. Il y a eu des problèmes internes.

Le 17 novembre il réunit le Comité, chez lui, au 1 rue Lincoln et c'est la dernière fois qu'on le voit à la tête du sport français. Car, en raison de difficultés de santé de sa femme, il gagne le Midi où il disparaît dans une ingratitude profonde. Heureusement, dix ans après ce jour de janvier 1887, il est là pour célébrer au restaurant Cabassus de Ville d'Avray, le dixième anniversaire, et à 52 ans, il sert de lièvre sur les douze kilomètres du parcours. Il est encore en bonne condition. Il apparaîtra tant soit peu au moment des Jeux Olympiques de 1900 noyés dans l'Exposition Universelle et il faudra attendre 1907, vingtième anniversaire, pour que l'Académie des Sports lui donne sa grande

médaille d'honneur et qu'enfin, l'Union fasse de lui un Président d'honneur.

Ce colosse, cet homme à barbe blonde, à l'œil clair, au caractère affable, à la volonté tenace, sera terrassé. Durant ses derniers mois, il vivra couché sur le dos dans sa petite maison du Midi. Georges de Saint Clair a joué un rôle absolument fondamental dans la naissance de l'athlétisme et du sport en France. Voilà qui fut Georges de Saint Clair !

Aujourd'hui, les Gloires du Sport lui rendent hommage dans ce qu'est la cérémonie que voulut Armand Massard "

La médaille de Gloire du Sport de Georges de Saint-Clair fut remise par Madame Michèle Alliot-Marie, ancien ministre de la Jeunesse et des Sports, à Monsieur Xavier de la Courtie président du Racing Club de France où elle figurera en bonne place au tableau des trophées

Comme nous l'avons rappelé lors de sa présentation de Sera Martin, Marcel Hansenne fut non seulement un grand champion mais aussi un grand journaliste sportif. Il exerça ses remarquables talents aux cotés de celui dont il fait l'éloge ce soir

Gaston MEYER

"Chers Amis,

Celui dont je vais prononcer le nom, qui dira peu de choses sans doute aux nouvelles générations, a pourtant considérablement fait évoluer le sport à son époque dans le meilleur sens qu'il soit. Rédacteur en chef de "L'Equipe", il fut le premier à pressentir que la destinée de ce journal était de devenir le reflet du sport dans le monde entier, fût-ce aux moyens de nouvelles brèves. On ne pouvait savoir à Tokyo ce qui se passait à Rio, si on n'avait pas d'abonnement à L'Equipe. Ce moyen de communication devenu universel nous le devons à " Gaston Meyer " car c'est de lui qu'il s'agit.

Grâce à une puissance de travail peu commune, il fut l'inventeur de la journée de 35 heures. Il était aussi un incomparable animateur de club, ayant fondé avec l'aide d'une poignée d'idéalistes à son image, le Club Athlétique Français où n'étaient admis que les athlètes également sourds aux sollicitations des marchands. A cette époque, le temple suprême montrait l'exemple dans son intransigeance vis à

vis d'une commercialisation qui allait pourtant triompher au bout du compte, avec tout ce qui s'ensuivit, notamment le bouleversement des idées et des pratiques.

Les jours du désintéressement étaient comptés. Le mérite de Gaston Meyer fût de les prolonger le plus longtemps possible. Toutefois, il ne voyait pas dans l'athlète un robot provisoirement perfectionné. Il consacrait autant de temps à l'avenir social des adeptes qui venaient le rejoindre qu'à l'évolution encourageante de leurs performances.

Il ne s'enrichissait pas, bien au contraire. Une partie importante de son salaire alimentait la trésorerie du club aussi longtemps que la chose fût possible. Nul espoir du demi-fond, d'où qu'il vint, ne le laissait indifférent comme ce fut le cas entre autres pour Michel Jazy, ici présent ce soir.

Voilà le genre d'homme qu'il était : profondément humain, dédaigneux des honneurs parallèles si souvent convoités. Surnommé le Pape de l'athlétisme pour ses connaissances prodigieuses à propos du premier sport olympique, il exerça ainsi une influence

considérable sur son époque et celle-ci s'éteignit pratiquement avec son départ de ce monde.

Il n'y eut qu'un seul Gaston Meyer, et il n'y en aura pas d'autres. Les mœurs ayant beaucoup trop changé. Evolution inévitable, écartelée entre la vache folle et le veau d'or, mais n'oublions pas ce que l'arbre du sport, aujourd'hui pourvu de branches majestueuses, doit à ses racines originelles, sources de sa

vigueur. A cet égard, Gaston Meyer mérite la reconnaissance de plusieurs générations.

Qu'on me permette de saluer sa mémoire avec affection et fidélité en notre nom à tous ”.

La médaille de Gloire du Sport de Gaston Meyer fut remise par Roger de Grootte Vice-président de la FISF à sa fille Françoise, Madame Serge Laget.

Un grand merci, pour terminer, à toutes les sociétés qui nous ont apporté leur soutien pour l'organisation de cette traditionnelle cérémonie des “ Gloires du Sport ” au stade Pierre de Coubertin :

ORANGINA – MOËT-HENNESY – DELPEYRAT – ADIDAS
RICARD - Les VIGNERONS DE BUZET.



Relais des Internationaux n° 24 - Février 2001

Responsable de la rédaction : Roger de Grootte
Secrétariat : Bernard Rayaume - Philippe Galligani

Impression :SAI-INFOCOMPO – 64200 Biarritz